

Nos vieilles chansons : derrière chez mon père : chanson de marche

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 9 février 1918 — Le Picoulet. — Derrière chez mon père. — La tsanson d'ao d'zanliè. — Un tour de maître renard. — Helvétie! Helvétie! — La Cuva d'ao rené. — Une drôle de boutique. — A propos de sériciculture. — Patrie et liberté... — Bon à savoir. — Au foyer du Conteur. — Boutades.

LE PICOLET

Et du pied, du pied, du pied
Et de la tête, de la tête, de la tête
Et du bec, du bec, du bec...
Et c'est ainsi que l'on chante
Notre charmant picoulet...

Ne pensez-vous pas, amis du Conteur, que voilà des propos bien négligés depuis la guerre! Ils sont si vieillots et pourtant ils rappellent si bien cette vie purement lausannoise que nous goûtions alors qu'il n'y avait ni kursaal, ni tea-room, ni palaces, ni macaqués.

Le picoulet, c'était la joyeuse fin de la Fête du Bois, — c'était... oh! nous la reverrons, espérons-le... C'est encore la tradition des étudiants.

Quand ils reviennent, en cortège, le soir, de saluer leur nouveau recteur, messieurs les étudiants ont coutume de lancer leurs flambeaux dans un coin de rue ou au milieu d'une place. La résine, le goudron enflammés, achèvent la combustion, le brasier respandit; cela pétille, vous prend le nez, les yeux se fatiguent, mais la gaieté est exubérante, la foule devient gavroche; on se bouscule, on se marche sur les pieds, on crie, et surtout on regarde si on peut. Un cercle se forme, chacun se tient par la main: casquettes blanches, rouges, vertes; aristos, radis, sociaux; chameaux, helvétiens, zofingiens, bellettriers, tous ne savent qu'une seule chose en ce moment, c'est qu'ils sont plusieurs là, assemblés pour rire, s'amuser, et c'est à qui le prouvera en beuglant le plus énergiquement possible, dans la danse autour du feu:

Et du pied, du pied, du pied...

La scène se prolonge quelquefois plus que de raison, car le cortège, ayant dégénéré en une vaste coquille, on s'en va un peu partout recommencer la chette, après avoir encerclé quelques passants ou passantes distraits, voire d'honorables, de très vieux, de très respectables professeurs et de timides jouvencelles. Tout a une fin cependant. L'heure de police est là, du moins il s'agit de ne plus pousser des brames ou des cris d'hippopotame, ou les gapions entreront en scène, sans grand enthousiasme d'ailleurs; ce n'est que le devoir qui les appelle: il y a des gens qui dorment, peut-être des malades, des agonisants... La vie est faite de contrastes. Le nombre des picoulettistes a diminué; quelques-uns ont pris la tangente, filé à l'anglaise, il en reste suffisamment pour faire enrager les policemen. A la première, ou plutôt à la seconde sommation, ils rompent la chaîne pour la renouer dans un autre quartier, en un lieu aussi éloigné que faire se peut du séjour des gardiens de la tranquillité publique. Les

plus récalcitrants affectionnent néanmoins le voisinage des postes de police. Il arrive bien un moment où, malgré toutes les habiletés, quelques-uns des représentants de cette jeunesse très sympathique, espoir de l'avenir, sont pris au collet et fourrés au bloc, à moins que l'agent, s'il n'a pas de renfort, ne puisse, pour bénéfice de son effort méritoire, récolter qu'une assommée et quelques pommes cuites. C'est très susceptible, cette jeunesse, et ça n'a pas de pitié, l'égoïsme est ancré dans son cœur, et vive la joie! Dans la chambre d'études, la pipe et les Pandectes; dans la rue et à la brasserie, la libre fantaisie, l'indépendance!...

Un soir d'octobre, vers minuit, on chantait encore dans une salle où banquettaient plusieurs amis. Il n'y avait pas eu de cortège aux flambeaux ni rassemblement de curieux, tout s'était passé en petit comité. Il fallut se séparer, à regret; encore quelques refrains, la chanson du cantonnier de Lavaux, le Gaudeamus, et pour ne pas gêner les moins dispos à sortir d'un lieu si accueillant, si sympathique, on s'en allait discrètement, sans serrer les mains amies. Donc, à... deux heures du matin, et d'un commun accord, les derniers combattants levèrent le siège, sortirent. Arrivés sur St-François, le plus loustic de la bande suggéra l'idée de danser un picoulet. A l'unanimité des voix, après une courte délibération, elle fut agréée. Et du pied, de la main, de la tête, — autant qu'il en restait — on dansa le picoulet devant l'hôtel Gibbon. Près de là, se trouvait un poste de police installé dans une dépendance de l'église St-François, où siègent maintenant les successeurs de Bornand, l'excellent homme dont nous parlions ici naguère.

... Or, le planton de service, occupé à la lecture d'un roman de Ponson du Terrail, venait de percevoir des rumeurs à lui familières; l'ordre public était troublé, son ministère devenait urgent. La force armée ne se dérange jamais, on le sait, qu'en cas d'absolue nécessité, mais bien qu'Offenbach ait prétendu le contraire, elle arrive quelquefois à point; tout au plus le temps de résoudre ce petit problème: sont-ce des fumistes! Ce qui décida notre homme à humer le frais et à fermer son livre provisoirement, fut moins le fait que des rôdeurs de nuit s'agitaient à quelques pas, que la particularité suivante:

Les étudiants faisaient un tapage étourdissant chaque fois qu'il leur arrivait de chanter un picoulet ou autre chose. Cette nuit, rien de pareil: les voix étaient sourdes, hésitantes; des éclats de rire étouffés trahissaient la présence d'une étincelle de scrupule dans l'âme damnée de ces vauriens, à l'ordinaire si brailleurs. Alors, qu'est-ce que cela signifiait? Pour en avoir le cœur net, le planton, après avoir réveillé et averti un collègue, sortit d'un pied et d'une bouche légers, se dirigea avec des précautions intelligentes du côté des farceurs. Tous les becs de gaz étaient éteints, la nuit parfaitement sombre. Notre homme devenait de plus en plus perplexe: il n'était pas habitué aux voix qu'il entendait; peut-être était-il en présence d'étu-

dants étrangers en séjour à Lausanne. La basse noble prédominait dans ce concert qui menaçait de tourner au pur charivari, lorsque tout à coup l'agent, imperturbablement consciencieux, bravant le courroux de jeunes cervelles excitées, surgit au milieu du groupe, empoigne le plus tonitruant, puis... recule effaré: il venait de reconnaître... le syndic de la ville! Honteux, comme un chien sur lequel on a versé un seau d'eau froide, il regagne sans hésiter le poste, d'où accouraient deux collègues qui se préparaient à le seconder, tandis que nos... anciens étudiants, qui sortaient d'une conférence-agape de professeurs et d'anciens collègues, commentant l'aventure, jugèrent prudents, après s'être donné pendant quelques heures l'illusion de leurs vingt ans disparus, de lever le pied, le pied, le pied, de regagner leurs pénates, l'oreille basse, basse, basse, heureux pourtant d'avoir joué un bon tour dont ils ne se glorifieraient que longtemps, longtemps, longtemps après, sûrs de la prescription.

Au poste, Potterat le commissaire, à qui l'agent fit au matin son rapport, conclut:

Bougre de fou, fallait faire le salut militaire, on t'aurait noté pour l'avancement!

J. NEL.

Dans la sauce. — Un ancien règlement du Coutumier vaudois condamnait celui qui livrait au boucher un veau trop jeune. L'animal, confisqué, était jeté au lac après strangulation. Au cours d'une de ces exécutions, un pauvre paysan contemplait d'un œil morne, tout l'espoir de sa bourse qui allait devenir la proie des poissons.

— Que penses-tu de ça, mon pauvre Jean? lui dit un des assistants.

— Je pense, répliqua notre homme, que voilà bien peu de viande pour tant de bouillon!

NOS VIEILLES CHANSONS

Derrière chez mon père.

CHANSON DE MARCHÉ



1. Der-rièr' chez mon pé-re, — Vo-le, mon cœur,
2. Trois jeu-nes prin-cés-sés, " " "
3. Ça, dit la pre-miè-re, " " "
4. Ça, dit la deu-xiè-me, " " "



vo-le! — Der-rièr' chez mon pé-re Est un pommier
" Trois jeu-nes prin-cés-sés Sont couché's des-
" Ça, dit la pre-miè-re, C'est le point du
" Ça, dit la deu-xiè-me, J'entends le tam-



doux, Est un pom-mier doux-ou-ou, Est un
sous, Sont cou-, sont cou-che's-des-sous, Sont cou-
jour, C'est le, c'est le point du jour, C'est le
bour, J'en-tends, j'en-tends le tam-bour, J'en-tends



pom-mier doux, Est un pom-mier doux-ou-
ché's des - sous, Sont cou-, sont cou - chés des-
point du jour, C'est le, c'est le point du
le tam - bour, J'en-tends, j'en-tends le tam-



ou, Est un pom-mier doux.
sous, Sont cou-chés des - sous.
jour, C'est le point du jour.
bour, J'en-tends le tam - bour.

Sa, dit la troisième Il va-t-à la guerre
— Vole, mon cœur, vole, — Vole, mon cœur, vole, —
Sa, dit la troisième Il va-t-à la guerre
C'est mon ami doux (ter) Combattre pour nous (ter)

La tsanson dâi dzanlliè.

On connaît cette vieille chanson patoise, pleine de coq-à-l'âne, et qui commence ainsi :

M'ein vé vo dere onna tsanson
Tota pleina dè dzanlliè,
Hé là, lin là,
Tota pleina dè dzanlliè.

Se lâi a pî on mot de veré,
Ie vu bin qu'on me peinde.

Derrâi tsi no lâi a on pomai bllan,
L'è tot tserdzî dè ravé.

Nos voisins de Savoie en connaissent plusieurs variantes. En voici une dont les *dzanllie* sont différentes de celles de chez nous :

L'ôtro zor, de¹ me promeno.
Tot le lon de cho grand prâ.
Veni tui² vère!

Tot le lon de cho grand prâ,
N'y veni pas!

D'ai³ reincontrâ douè lemacé
Qué laborâvan ou prâ.

Le bouvier qué lè menâvè
Ne saîève pas lè governâ.

Lè pecâvè pè lè coasse,
Le sagnâvan pè lo nâ.

D'ai reincontrâ douè polaille,
Qué venèvan de la sâ⁴.

D'ai reincontrâ onna fenna morta
Qué taconâvè son foèda⁵.

Elle aviève perdu son oullie⁶
Et la sarsève avé lo nâ.

La pour' oullie s'i trovâ draitâ,
Lli a pecâ lo beu⁷ dou nâ.

Lè moucha dou planchè
Se crebâvan de rîch

N'ant ri et n'ant tant ri,
N'emplichan leu tsemiza⁸.

Le prétentieux moribond. — *Le médecin.* —
Mais, madame, il est mort votre mari.

Le mari, ouvrant les yeux. — Moi ? pas du tout.

La femme. — Tu ne veux pourtant pas en savoir davantage que M. le docteur.

UN TOUR DE MAÎTRE RENARD

C'EST encore du district d'Aigle que nous arrive l'historiette que voici :

« La rencontre du Scaphandrier des Marais et du chat sauvage, narrée dans le *Conteur vaudois* du 2 février, me rappelle une aventure survenue il y a une trentaine d'années dans les environs de Corbeyrier. Floridor, qui en fut le héros, me la conta à moi-même, dans la pinte du village.

C'était en hiver, assez tard dans la soirée. Il arrivait de la montagne avec le produit de sa chasse : deux lièvres et une superbe peau de renard. Je l'entends encore nous conter ses prouesses : les *bossus*, il les avait eus presque

coup sur coup, aux Agittes ; mais le renard lui avait fait perdre plusieurs heures, à l'affût dans un chalet. C'était un spécimen d'une rare grosseur. Floridor le guettait depuis bien des jours. Soudain, il le vit, à 50 mètres de lui, traverser de son pas souple la piste creusée par la traîne des bois. D'une balle, il l'étendit sur la neige. Mais l'avait-il bien tué ? On sait que, fertile en ruses, le renard fait à merveille le mort. Il en est, qui, se laissant emporter sur l'épaule du chasseur, se sont ranimés chemin faisant et l'ont cruellement mordu à l'épaule ou au flanc. Celui-ci, cependant, avait bel et bien trépassé : sous sa fourrure, son cœur ne battait plus. Au reste, pour lui ôter l'envie de ressusciter, autant que pour être moins chargé, Floridor, l'ayant porté dans le chalet, se mit en devoir de le dépouiller de sa belle robe. Ce fut l'affaire de peu d'instant. Puis, la peau roulée sur sa carnassière, il allait suspendre la viande dans la chambre à lait, pour la faire geler ; mais, ô stupefaction ! la viande avait disparu. Floridor se frotta les yeux, et tout en se demandant s'il rêvait, poussa la porte de la cuisine, demeurée entrebâillée. Que vit-il, mes amis ? Il vit son renard tout nu, qui détalait de toute la vitesse de ses jambes !

Nous étions là plusieurs à écouter Floridor, non encore revenu de son étonnement.

— Monsieur, dit l'un de nous, je suis chasseur et je connais bien des tours de maître renard, mais c'est la première fois que j'entends parler d'une farce pareille !

— Mon brave, répondit Floridor, c'est bien aussi la première fois qu'elle m'arrive. »

J. des GLARIERS.

Déception. — M^{me}, qui n'est pas tempérament, tant s'en faut, raconte qu'à l'hôtel où il est descendu, il a trouvé le soir dans son lit une grande bouteille qu'il s'est empressé de déboucher. « Elle était pleine d'eau chaude ! » expliqua-t-il, ébahi.

Pépinère. — On lit dans le *Journal de ...*
... La misère avait poussé *Laurent G...*, ancien *grenadier*, à *mendier*.

Y a-t-il vraiment là un *péché* ?

HELVÉTIE ! HELVÉTIE !

Il est, amis ! une terre sacrée !
Où tous ses fils veulent au moins mourir...

Dans son introduction de l'*Histoire de la Révolution helvétique*, Juste Olivier écrivait ceci. C'était en 1842.

AVEC l'Allemagne, nous ne pouvons guère que lui faire opposition ou lui appartenir. Avec la France, nous pouvons être amis, sans cesser d'être à nous ; nous pouvons être frères : et cela est si vrai que la France a été, pendant plus de trois siècles, une seconde patrie, une patrie militaire, pour les Suisses, même allemands...

... Placée au centre de l'Europe, l'Helvétie n'a sans doute été étrangère à aucun de ses mouvements. Rocher de toute part et de tout temps battu par les flots, elle a pu être inondée par l'orage ; comme aussi, depuis César jusqu'à Napoléon et l'empereur Alexandre, on a toujours craint de brusquer cet écueil. Sa position, ses nécessités ou ses fautes, la conduite de ses voisins envers elle, ne lui ont pas permis d'être toujours du même côté. Cependant, c'est toujours avec la France qu'elle a fait ou subi ses grandes révolutions. Toutes les fois qu'elle a été quelque chose, qu'elle a fait un pas en avant, qu'elle a marqué dans l'histoire, elle s'était séparée de l'Allemagne et rapprochée de la France. C'est la guerre de Bourgogne, au temps de Louis XI, qui introduit la Suisse du moyen-âge dans l'équilibre européen ; et c'est encore par la Révolution française que la Suisse ac-

tuelle fait partie de l'Europe libérale, dont nul ne sait le destin mais qui n'en recèle pas moins le germe de l'avenir.

LA CUVA DAO RENA

ON s'a bin ti que lei tsachou, assebin dâo restou que lei pêcheus, yaman prau grôss lei z'istories de lau expedichons et ne pasant pas po dei dzeins que diant adi la vreta.

Yon dei leu, dévoura dé la pachon dei dzanlliés, sé bragavé tot lou teimps d'avai fè lei plliè ballés tsasses et choveint n'étaï pas sailli dè lzi li. Dezaï mimameint dei fariboulés, qu'on avai dâo mau dè lei creiré. Son domestiquou, qu'étaï on bocon djanpésant mâ honnîtou d'estra, le représentevè on djo lou tó què sè fasai avoué totès ses dzanlliés, dei dzanlliés que nion ne pouai cein crairé, dei dzanlliés que châtavan a ge !

— L'è veré, Pierrou, lou reconnaissou mè mimou.

— Eh bin ! adan, monchu ?

— Eh bin ! Pierrou, ti lei coup que t'apêchevri que m'ètsadou trau, ao bin que mei meintés sañ trau pèsantés, fa mè lou pliési dè mè trevougñ pè la mantze dè mon anglaise, pè m'avertî.

— Bin monchu, ne vu pas manquâ.

Pas plie tâ que lou leindèman nè, noutron tsachao que l'avai battu ti lé bossons, tot lou djo, et étaï reintrâ à l'otto avoué rein, sé travavé ein granta compagnî et vouiquè la radze dei dzanlliés se met a lou tenailli.

— Mè fau vo raconta, que lao de, avoué un galé ai d'orguiet. la balla tsasse que yè fè stè matin. Onna tsasse d'estra : iè tiâ on renâ, que l'avai onna cuva d'omeinté six pî de long ! (asse tout, lou valet, épouairi d'onna tant pussèint meinta, tirè son maîtrè pè la mandze) quand diou six pieds, mè trompou potitrè on bocon que fâ lou tsachou on pî èbobi, mâ sa cuva en avai bin cinq ! (la mantze fut trevougñâ dè avoué). Cinq pî... l'est potitrè ancora on pî granta, mâ quand ein aré ju quatrou, l'est adi onna maîtressa cuva, n'est-te pas ? (novalla tèria de mantze) apri tot, cein sè pào qu'iein avai què tra, ma quand bin mimou ein arai ju què dou.

Pierrou que savai bin que son monchu n'avai min tiâ de renâ ci djo quî, reteraillivé adi son patron.

Impacheinta lou dzanlliau lâi fâ :

— Eh bin ! bétadè on pî à ellia cuva et qui tot sei de !

Ma lou valet, que n'ein volliâvè pas démodrè chacossei adi la mandze.

Adan, son monchu se viré vè li et tot tristou et einnoyi lei de :

— Coumeïn dan, Pierrou. Et te quie ci reu n'arai min ju dé cuva ?

MÉRINE.

Aux fraises. — Mlle Jeanne est fort bien élève et, ce qui ne gête rien, animée des meilleures intentions.

Elle sait jouer du piano, laver une aquarelle, danser le tango et faire une partie de bridge mais elle n'a guère de notions pratiques.

Elle est allée, sur l'ordre du médecin, faire un séjour à Rio-Graubon et, désireuse de se rendre utile, offre ses services à la fermière.

— Parfait, mademoiselle, lui dit celle-ci. Pour commencer, voudrez-vous demain aller cueillir des fraises pour le dessert.

— Cueillir des fraises ! fait Mlle Jeanne éfrayée..., mais j'ai le vertige quand j'essaye de monter sur les arbres.

UNE DROLE DE BOUTIQUE

Le *Conteur vaudois* a parlé, il y a passablement longtemps, d'une brave boutiquière de la Vallée de Joux, qui, sous des dehors d'une naïveté candeur, était bien l'incarnation de l'esprit de commerce. C'est elle, qui ne voulant pas perdre

¹ Je. ² Tous. ³ J'ai. ⁴ Sel. ⁵ Tablier. ⁶ Aiguille. ⁷ Bout.
⁸ Elles en ont ri tant et tant qu'elles en ont empli leur chemise.